

analyse les différents rapports de l'espace. ★

GÉOGRAPHIE VOLONTAIRE

Puis il me semble que l'ivresse technique a en quelque sorte éloigné les hommes responsables, les hommes de l'administration comme les hommes de la pensée, des données naturelles, les ressources minérales exceptées. Le XIX^e siècle ne se soucie guère de la nature ; bien au contraire, il cultive le mythe de l'abolition de la distance, mythe saint-simonien, qui se voit favorisé par la révolution ferroviaire ; nous entrons alors dans ce grand gâchis du milieu naturel, dans cette urbanisation déréglée du libéralisme manchestérien qui fait pendant à cette culture minière, cette « raubwirtschaft », comme disent nos collègues allemands.

Je pense que ce sont les legs de cette période, qui n'est pas universellement révolue, de cette période que Geddes, il y a quelque quarante ans, appelait la cité carbonifère, les carbovilles, qui sont les plus pesants pour les aménageurs. Le pseudo eden paléo-technique qu'a raillé Lewis Mumford est aujourd'hui à l'origine de nos plus grands soucis.

Mais nous voici, depuis peu, confrontés à une réintroduction des données naturelles dans le panorama de notre vie collective. Cette réintroduction des données naturelles procède sans doute de l'effet de masse qui, traduit en civilisation de masse, en technique de fabrication de masse, en destinée de masse, s'exprime aussi en termes d'encombrement, d'inertie, de finitude. Sous l'aspect qui est le nôtre, cet effet de masse réintroduit aujourd'hui la préoccupation écologique de la fin extrême du XIX^e siècle, car s'il faut trouver des antécédents à notre préoccupation d'aujourd'hui, je pense que c'est à Ebenezer Howard, en 1898, avec son « To morrow » qu'il faut nous reporter, puisque cette grande réintroduction du sens de la nature et de l'aménagement tout court — les deux vont ensemble — qui a été apportée de Grande-Bretagne il y a maintenant près de soixante-dix ans, cette reprise en considération du milieu naturel ont progressé depuis. Au surplus, un poète illustre ne nous a-t-il pas averti, il y a quelques décennies, que l'ère du monde fini commençait ?

Le temps du monde fini

Les données naturelles, le milieu naturel, s'imposent à nous d'abord et essentiellement par leur caractère fini. Cela est vrai en premier lieu des ressources vivrières et de l'eau. Nos vingt-cinq millions de mètres cubes d'eau douce, solide ou liquide, représentent le 1/50^e seulement du volume des mers, mais comme cette eau douce n'est pas accessible universellement dans des conditions favorables, il y a là une des limites physiques au gigantisme urbain et à l'hyperconcentration industrielle.

C'est vrai aussi de l'air dont la pollution revêt des effets multiples, sanitaires, sociaux et esthétiques.

Ce milieu naturel que nous affrontons présente pour l'homme d'action une caractéristique essentielle : ses coefficients d'élasticité sont faibles, ses marges d'extension ou de renouvellement étroites.

Certes, les perspectives d'extension des données « naturelles » par l'artificialisation des milieux ne sont pas négligeables. Cer-

taines de ces perspectives sont même fort impressionnantes. Le dessalement de l'eau de mer sera sûrement un des grands problèmes de la fin du siècle.

Certes, nous savons que l'agriculture sans terre fait des progrès considérables : toute la refonte du tissu des bassins laitiers américains — les fameux milksheds de l'Atlantique — est inspirée de cette sorte d'agriculture urbaine... Nous savons aussi que la culture des mers est peut-être une espérance pour l'humanité. Mais, si les données quantitatives que nous recevons du milieu naturel se font moins oppressantes, les données qualitatives, par contre, s'avèrent de plus en plus contraignantes.

Les trois espaces

Or il nous faut descendre dans nos réflexions, des dimensions de l'espace théorique vers les trois espaces, les trois données réelles de l'espace que nous avons à maîtriser : l'espace brut, l'espace utile, l'espace désiré.

Sur les 509 millions de km² que représente la surface du globe, du 1/4 au 1/3 seulement correspondent à des terres proprement dites, soit 148 millions de km². De cette surface théoriquement disponible, il faut retrancher les aires « négatives », si bien que l'espace utile égale à peine les 2/3 des terres émergées, si bien qu'actuellement sur cet espace utile, 24 hommes à peu près par km² sont appelés à vivre.

Le qualitatif doit entrer dans nos jugements. Si nous espérons arbitrer l'usage des sols par les données de l'économétrie, nous risquons d'aller à des impasses.

Il suffit d'évoquer cette grande révolution actuelle qu'est la revanche de la haute montagne sur la moyenne montagne, pour

concevoir que tous les éléments de discrimination dans l'usage des sols ne sont pas des éléments stables. Il suffit d'évoquer ce que les Allemands appellent la « Sozialbrache », la jachère sociale, ce cycle de déprise et de reprise des terres aux alentours des villes, pour comprendre que l'arbitrage du sol ne saurait prétendre être un arbitrage éternel, un arbitrage éthique.

Ainsi l'espace, en quelque sorte, se présente à nous sous des formes infiniment variées et de plus en plus contraignantes.

Nous pouvons définir quatre types d'appels que nous adresse l'espace pour sa maîtrise.

Il sollicite d'abord son bon usage par le relief, mais aussi par le sol, par l'orographie et plus encore par le climat. S'agissant du relief, nous avons le droit d'être un peu inquiets parce que nous assistons, grâce aux progrès de la technologie, à une dévalorisation continue de l'obstacle. Quant au sol, au vu des deux aspects sous lesquels nous avons à l'affronter, — qualités chimiques et qualités physiques —, ce ne sont pas les données physiques qui sont les moins contraignantes, aujourd'hui où les données chimiques, par l'artificialisation, ouvrent au contraire la voie à quantité de solutions.

Bien entendu, je laisse de côté l'orographie, cette tyrannie hydraulique que j'évoquais plus haut, cette valorisation constante des rives des fleuves à laquelle nous devons prêter une attention croissante pour l'aménagement de notre territoire : la classification des sols la plus impérieuse est celle des berges fluviales.

Par contre, s'agissant du climat, nous en sommes encore aux rudiments. Nous savons bien que le climat est un facteur fondamental, non pas seulement de l'aménagement touristique, mais peut-être aussi de l'aménagement urbanistique à travers les microclimats, voire de l'aménagement industriel, en tout cas et toujours de l'aménagement agricole. Bien sûr, nous sommes stupéfiés de cette puissance d'artificialisation du milieu. Pour ma part, je tiens que le chauffage urbain d'Oulan-Bator, en Mandchourie, est une chose extraordinaire, puisqu'il permet de retrouver une vie urbaine à une latitude et dans des conditions de continentalité d'où normalement cette vie devrait être exclue.

Ce que j'éprouve à l'échelle mondiale, je pense que nous pouvons le dire à l'échelle nationale. Mais je me garderai de tout enthousiasme et de tout rêve prométhéen,

Comte Claude Henri de Saint-Simon



parce que ces conquêtes libératrices ont d'abord leurs limites qui sont celles de l'investissement (voir la conquête des terres vierges en Union Soviétique), mais aussi parce que, au-delà de leurs limites, elles entraînent à leur tour de nouvelles servitudes.

L'homme habitant

Il faut nous élever à une conjoncture spatiale et non plus seulement à une conjoncture économique. Cette conjoncture spatiale est difficile ; sa complexité est d'autant plus grande que les données naturelles auxquelles elle nous affronte ne se présentent qu'exceptionnellement à l'état brut. La nature que nous avons à maîtriser est bien une nature humanisée : la forêt coloniale n'est plus qu'exceptionnellement la nature brute, et c'est peu de dire en vérité, que les hommes agissent par leur nombre, leur stabilité, leur sensibilité comme obstacle et comme élément majeur de la problématique de l'espace. Nous savons qu'en réalité les plus grands obstacles à une maîtrise « rationnelle » de l'espace viennent de l'homme, des oppositions inspirées par les traditions héritées du passé. Il ne faut pas pour autant céder au masochisme, parce que les réminiscences constructives sont fréquentes qui peuvent bien souvent inspirer l'ingénieur ; je pense à certains tracés d'autoroutes, car la mémoire des itinéraires humains est certainement une des données qu'il nous faut savoir prendre en considération avant des choix hâtifs.

En tout cas, pour nous, l'homme habitant a priorité sur l'homme producteur. C'est bien l'expression fondamentale de l'aménagement qui est d'abord le respect du semis fondamental du peuplement, trame charnelle d'un pays.

Les parcs naturels

Le problème des parcs « naturels » recouvre un aspect extrêmement original de l'aménagement, l'« aspect soustraction », le seul aspect soustraction de l'aménagement. On se soucie enfin de « réserver » avant d'ajouter, avant d'équiper.

Est-ce à dire que cet aspect soustraction soit un aspect négatif ? Je ne le crois pas. Au contraire, c'est une soustraction positive. Les parcs ne doivent pas être les laissés-pour-compte de la mise en valeur. C'est donc une opération de promotion inspirée par l'étude de l'affectation des sols et de leur utilisation. Ce que nous pouvons retirer, semble-t-il, de l'exemple britannique qui n'a pas été non plus exempt de faiblesses, c'est que la seule affectation des terrains pauvres ou difficiles

à cet usage ne suffit pas en elle-même, au risque d'aboutir à la dispersion, aux parcs ou aux espaces verts en timbre-poste.

En réalité le parc sera le fruit d'un compromis, compromis inspiré par la connaissance du réel ; en ce domaine aussi nos voisins britanniques nous ont donné des exemples, puisque ce sont les « unités de production potentielle » (P.P.U.) qui ont contribué à éclairer leur réflexion sur les surfaces à réserver en parcs. En outre, si la classification de la valeur des sols allait de un à neuf, les terrains de parcs n'ont pas été nécessairement les plus dépréciés : on a en effet cherché à obtenir des effets de cohérence.

Il faut faire également des études de marchés. Notamment la balance et la nature des fréquentations urbaines sont une donnée d'importance considérable pour la sélection des espaces affectés aux parcs.

L'« idéologie verte »

Je voudrais terminer par une mise en garde contre ce que j'appellerai l'« idéologie verte » ; nous risquerions d'échouer si nous nous comportons en dignes successeurs des grands prédicateurs victoriens de l'espace vert. Il est bien vrai que la civilisation urbaine et mécanicienne réintroduit un aspect nature dans l'arbitrage foncier, mais j'admire pour ma part ces quelques mots du duc d'Edimbourg président, à Londres, en 1963, la première semaine de conférences sur la défense de la campagne :

« Conserver la campagne ne peut consister à « transformer le pays en musée d'histoire « naturelle de plein air... Toutefois le progrès « technique doit épargner les coins les plus « beaux et respecter leur tranquillité. Il s'agit « aussi d'encourager les gens à profiter de la « campagne intelligemment et avec amour. »

Certes, les parcs et les réserves naturelles sont les plus puissants dérivatifs aux contraintes qui pèsent sur les citadins, et ce n'est pas par hasard si ce sont précisément les pays les plus urbanisés, comme les pays anglo-saxons, qui ont donné l'impulsion en la matière. Mais peut-être faut-il nous défier d'une revanche « naturaliste » au sens philosophique du terme, au sens du culte religieux de la nature ou, si vous préférez, d'une revanche « ruraliste ». La nature ne doit pas devenir un but en soi et je suis frappé, pour ma part, à la lecture d'un récent ouvrage de Jane Jacobs sur les problèmes de l'espace américain, de constater combien le parc peut par ailleurs devenir synonyme d'insécurité, de criminalité, d'un certain nombre de nuisances urbaines auxquelles nous ne devons pas être indifférents. Si bien qu'ayant donné de longue date mon adhésion au premier aménageur, celui qui a été notre père en cette discipline, Abercrombie, je regrette de

trouver par contre dans son « Park System » quelques réminiscences de cette idéologie verte, quelque lointaine filiation puritaine inégalement adaptable à notre éthique française.

D'un autre côté, le problème de l'espace vert ne se réduit pas à celui des parcs, puisque l'espace vert se déploie depuis l'allée piétonnière jusqu'à la protection de l'espace rural interstitiel entre les grandes villes. De ce fait, ce sont toutes ces grandes attitudes de l'aménagement qui peuvent arbitrer nos choix : cohérence dans la classification et la dévolution des sols, association des collectivités territoriales et urbaines à la gestion et aux charges, unité d'esprit pour l'éducation du public. Cette dernière notion m'inspire une réflexion : si le parc n'est pas un territoire fossile, il ne faut pas qu'il risque de devenir un territoire fossilisé par un mauvais usage.

Le parc nous affronte au défi de l'automobile : c'est pourquoi le parc urbain, comme le parc régional, doit être essentiellement accessible par les transports en commun et le premier bénéficiaire d'une infrastructure moderne, comme nous le voyons dans certains pays, car il est difficile de qualifier de parc, ni même d'espace vert, les 153 m² de terrains vagues affectés à chaque habitant de Los Angeles.

Ainsi la création des parcs régionaux suppose des choix raisonnés : ceux de l'ensemble des disciplines de l'aménagement ; ceux de la conciliation entre l'anticipation et l'accompagnement, l'accompagnement de la croissance urbaine et l'anticipation sur les besoins et les goûts de l'homme de demain ; ceux de la taille ; ceux des niveaux d'intervention : locale, régionale et nationale.

Nous voici donc amenés, en définitive, à rechercher une difficile conciliation entre les vertus dégradatrices du citadin que nous sommes, et nos exigences de détente et d'équilibre ; difficile conciliation entre la spontanéité et la discipline.

Nous aurons donc les parcs de notre jeunesse. Mais, pour conclure sur ce thème du milieu naturel, j'ajouterai que nous risquons d'être dupes d'une certaine idéalisation de la nature. Relisant, il y a quelques jours, les souvenirs d'enfance de Renan, je suis tombé sur un passage singulier de la préface dont je me refuse à faire le frontispice de toute action en notre domaine :

« Courage, courage, nature ! Poursuis comme « l'astérie sourde et aveugle qui végète au « fond de l'océan ton obscur travail de vie ; « obstine-toi... Tâche d'enfiler le trou imper- « ceptible du pertuis qui mène à un autre « ciel. »

La nature ne saurait se suffire à elle-même ; elle est au service de l'homme ; mais sans doute celui-ci n'en bénéficiera-t-il que s'il la respecte.